
Le désir de partir

Kamel Rarrbo

Partir, voyager, quitter un lieu, des proches et la terre des ancêtres a marqué et marque encore la symbolique et l'imaginaire des populations migrantes et des populations des pays d'origine. L'expérience migratoire est un des éléments de la culture méditerranéenne qui a été façonné par des siècles d'échanges, d'interpénétration, de mélange et de mixité culturelle aboutissant à ce que certains appellent et définissent comme l'ethos méditerranéen.

L'évolution contemporaine des sociétés du Sud et du Nord reste marquée par une exacerbation, un développement de fractures urbaines et de marginalisation sociale. Le développement du modèle de "sociétés à deux vitesses" renforce et accentue la pression sur les populations les plus fragilisées et notamment celles qui ont connu une urbanisation accélérée, c'est à dire la plupart d'entre elles. Ce sont les fractions juvéniles de ces sociétés et notamment celles issues des territoires urbains ségrégués et des populations socialement fragilisées qui font l'expérience du nonaccès à l'emploi, aux études, aux loisirs ...

Par-delà la problématique culturelle, le fort développement, au cours de ces dernières années, d'une marginalisation socio-urbaine contribue à faire rejaillir, surtout en milieu juvénile, un certain désir de partir. Quitter sa condition d'exclu et fuir sa condition de marginalisé à un moment et dans un contexte où le modèle adolescent (le lycéen urbain étudiant consommant des produits juvéniles) se généralise par l'entremise de la culture de masse dominante, sans pour autant être accessible. L'appel à un

ailleurs, le désir de partir et de "s'arracher" à sa propre condition et au destin morose que le jeune exclu entrevoit se retrouve dans bien des groupes juvéniles du Nord mais aussi dans ceux du Sud.

Les jeunes Algériens entre la galère et le bateau d'Australie

L'Etat algérien encadre les jeunes générations par l'imposition et l'inculcation d'une culture nationale (arabo-islamique) et d'un modèle juvénile: l'adolescence. Ce dernier s'apparente à une jeunesse intellectuelle qui "se doit de se mettre au service de la Nation et de l'Etat". C'est pourquoi, l'autre jeunesse (délinquante, déscolarisée et non intégrée dans le circuit du monde du travail), les "hittistes"¹ (la moitié des jeunes de 16 à 25 ans sont inoccupés et chômeurs) rejettent ce modèle inaccessible pour eux. Rejet de l'Ecole, de l'Etat et de la culture qui lui est liée. Pour eux, la "galère" est synonyme de sélection scolaire de plus en plus massive, avec pour corollaire pratiquement l'impossibilité de trouver un emploi. Cela conduit au développement des emplois informels et précaires, à la marginalisation des jeunes filles (notamment des déscolarisées) et à l'apparition récente et importante de la toxicomanie et de pratiques délictueuses en milieu urbain.

Ce sont surtout les jeunes des couches sociales les plus défavorisées qui vivent la *galère* au quotidien et développent une certaine *culture de la révolte*. Celle-ci prend, de plus en plus, les traits d'une opposition à l'école, aux institutions officielles et aux structures juvéniles (para)publiques (maisons des jeunes, associations, ...). En même temps elle révèle un attrait, de plus en plus visible, pour les valeurs du "bizzness" et de l'enrichissement rapide, pour une opposition politique radicale, pour la délinquance ou les refuges suicidaires de la consommation des drogues.

La galère sociale des jeunes est aggravée par un désarroi et une identification trouble sur le plan culturel. Loin de l'analyse binaire dominante en termes de "Tradition/Modernité", les quelques indications que nous avons pu recueillir (dans une enquête de terrain effectuée parmi les jeunes en Algérie) sur les pratiques linguistiques, religieuses et les représentations culturelles et morales indiquent une instrumentalisation plurielle (fonction de l'origine sociale et du type de formation scolaire) qui est elle même source d'un certain désarroi.

Ce désarroi culturel s'exprime, par exemple, dans les activités de loisirs, puisque la lecture, la musique et la télévision sont des lieux "mixtes" ("bilingues" pour certains, "interculturels" pour d'autres). Mixité culturelle fortement teintée d'une certaine tension, individuelle et/ou collective, induite des rapports de domination et de dépendance présents dans l'espace socio-culturel algérien. La lecture, la musique, la télévision sont aussi avec le sport les principales activités du "temps des loisirs" des jeunes algériens. Mais, c'est bien sûr la télévision qui domine l'espace libre des jeunes, des adultes et des familles algériennes. Télévision, qui par la magie

des satellites et des antennes paraboliques, renforce la confusion culturelle par la mise en orbite de la société culturelle algérienne autour de la culture (et de la société) française. L'attrait pour la société de consommation provoquent une frustration virtuelle.

En attendant le "bateau d'Australie"

Durant l'été 1989, une folle rumeur a parcouru les villes algériennes, les grandes comme les petites. Elle affirmait qu'un bateau australien aperçu au large des côtes algériennes allait y accoster afin d'embarquer tous les postulants à une australe immigration. Du coup, des centaines de jeunes algériens ont "squatté" les services consulaires de l'ambassade d'Australie à Alger afin de s'inscrire et de se porter candidats. Cette rumeur a été d'une telle ampleur et d'une telle force qu'elle dura plusieurs mois; au point que le consul général a été contraint d'y apporter un démenti par voie de presse écrite et radiophonique.

Comment interpréter ce fait tragi-comique, sans le lier à un certain état d'esprit régnant dans le corps social algérien fait d'angoisses et d'incertitudes face au chômage et à la crise? Comment aussi traduire et rendre intelligible cette volonté de "fuir" — non pas l'Algérie des ancêtres, mais bien l'Algérie du quotidien — sans l'inscrire dans la longue durée de l'histoire de l'immigration algérienne?

Si, sur un mur de Soustara (quartier de Bab-El-Oued), les jeunes ont peint leur idéal — un bateau les emmenant en Australie —, ce n'est point pour sublimer et idéaliser un pays qu'ils devinent aussi dur et intolérant que l'Europe, mais plutôt pour affirmer leurs frustrations symboliques et sociales.

Frustration symbolique, au sens où, l'Etat algérien ne leur propose ni formation, ni travail ni, surtout, idéal. Après l'adhésion d'une partie des jeunes dans les années 70 à un certain "socialisme communautaire et égalitariste algérien"; les jeunes d'aujourd'hui ont inventé un autre idéal "Le bateau d'Australie".

Frustration sociale aussi, car ils ne comprennent pas pourquoi leur pays ne peut pas leur offrir les conditions minimales leur permettant d'accéder au modèle d'adolescence pourtant proposé et diffusé par l'Etat lui-même (études, loisirs, biens matériels, perspectives réelles de travail,...etc). Et, surtout, pourquoi l'Europe les rejette alors qu'elle a appelé et accueilli des centaines de milliers de leurs propres grands-pères et pères. On n'efface pas 70 ans d'appel incessant à l'immigration par un simple décret. L'envie de partir devient presque une obsession².

Ceux qui sont partis et ne sont pas revenus deviennent des "héros", des exemples, des hommes (radjels) qui ont su se débrouiller dans de difficiles conditions qu'ils soient plongeur dans un restaurant londonien, employé au noir dans un marché de Barcelone ou étudiant à Paris.

Si durant les décennies précédentes, l'immigration en Europe (essentiellement en France) concernait une main-d'oeuvre peu ou non

qualifiée, depuis 1985, ce sont les cadres supérieurs, les experts et les cadres moyens qui sont les premiers candidats à un exil. Ainsi, ce sont des milliers de compétences techniques et scientifiques algériennes qui débarquent en Occident et les gouvernements européens ne sont pas défavorables à ce mouvement migratoire des élites³. Ce phénomène nouveau dans l'histoire de l'immigration algérienne s'explique par l'aggravation de la situation économique et sociale de l'Algérie dès 1985 avec un chômage s'étendant aux cadres, des pénuries endémiques et des licenciements économiques toujours plus nombreux. Et, bien entendu, depuis 1992, par l'insupportable climat de terreur qui s'est instauré.

Chez les jeunes, cette aspiration à partir, à quitter le pays pour un séjour court ou définitif est confirmée par notre enquête de terrain⁴. La moitié des jeunes de notre échantillon souhaitent franchir la Méditerranée (45%). Ce chiffre qui ne peut exprimer qu'une tendance est cependant à relativiser, car il est certain qu'il serait moins important en milieu rural et, par ailleurs, d'autres variables peuvent jouer pour freiner un tel mouvement.

Il n'en reste pas moins que cette tendance pour l'évasion repérée au sein de la jeunesse algérienne existe et reste forte. Un sondage réalisé en 1990 par le CENEAP⁵ le confirme: 23 % des jeunes sont candidats au départ. Ce chiffre est d'autant plus significatif que l'enquête a été réalisée auprès de jeunes insérés dans le circuit socio-culturel puisqu'ils fréquentent des structures de loisirs relevant du ministère de la Jeunesse (maisons des jeunes, centres culturels, salles polyvalentes). Cette tendance est aussi confirmée chez les jeunes Marocains⁶.

A la question "*où voudriez-vous vous installer?*" La plupart cite l'Europe, la France et le nord du continent américain (USA, Canada). Le monde occidental reste ainsi une contrée convoitée même si une minorité de jeunes le critique ou même le condamne.

Les données recueillies lors de notre enquête ne nous permettent pas de discerner les projets réalistes de ceux qui ne le sont pas. Mais le fait le plus important et incontestable réside dans l'existence même de cette volonté affirmée de partir; ces tendances se retrouvent aussi chez les jeunes d'origine algérienne qui vivent en France.

En France: le rêve américain et le quartier d'exil

Avec le développement de la crise économique et du chômage, on assiste à une aggravation de la relégation sociale renforcée d'une relégation spatiale. Dans ces zones d'habitat périphérique se développent de nombreuses tensions liées au surpeuplement dans les grands ensembles (pour la plupart HLM), à l'importance de la population juvénile et des familles d'origine étrangère, au chômage massif qui atteint toutes les tranches d'âge, mais surtout les jeunes ce qui diminue leurs chances d'insertion professionnelle; se développent aussi des violences urbaines épisodiques, une montée du sentiment d'insécurité et l'émergence d'une économie souterraine...⁷ Dans de telles conditions où l'horizon paraît si

restreint qu'il en devient étouffant, les jeunes ou en tout cas beaucoup d'entre eux cherchent à partir. Comme dit l'un d'entre eux:

"... c'est un peu le rêve de tout le monde. Il y en a pas beaucoup qui partent vraiment, mais je sais que moi, si je pouvais.... Mais là c'est pas possible, parce que ma mère est toute seule et il y a mon petit frère,... Il travaille bien à l'école, alors ça va. Mais même, je peux pas. Sinon moi, je pars tout de suite. Bon, on a rien à perdre, alors, tu sais, tu prends un billet et tu te tires, t'as pas besoin de beaucoup d'argent. C'est vrai que moi, si j'étais pas bloqué, je partirais..."⁸ "

"... C'est vrai que les gars quand ils ont une occasion, ils n'hésitent pas. On a un copain, il est en Angleterre, un autre aussi, il est parti, sa copine était en Australie, il est parti là-bas..."

Plus la marginalisation est forte et les handicaps nombreux (chômage, absence de formation, racisme, ...) plus l'ailleurs rêvé, désiré est lointain. Même si certains évoquent l'Australie ou l'Amérique du Sud, les références se focalisent sur le rêve américain avec sa mythification de la liberté. Alors, les jeunes parlent souvent des Etats-Unis en racontant par exemple comment les mômes, tout jeunes, montent des coups et s'affirment très tôt comme des chefs de bande.

Au fond, les jeunes marginalisés ont très bien intégré et assimilé la culture dominante et les normes et valeurs qui lui sont liées (au sens de E. Goffman). Aussi reproduisent-ils dans la fabrication de ce "voyage mythique" la normalité présente et dominante de leur propre société. accès à un travail, un logement (de préférence un pavillon), une voiture, De ce point de vue, on peut affirmer que les jeunes des quartiers d'exil sont intégrés dans la société globale.

Ce désir de partir est en même temps accompagné d'un très fort attachement à leur espace de vie dans lequel ils ont leurs repères. Comme le dit un des jeunes que nous avons rencontré *"Quand un gars est parti et que nous ne l'avons pas vu depuis longtemps, on se dit toujours: il va revenir. C'est vrai, les mecs on dirait qu'ils sont obligés de revenir; ils ne peuvent pas s'en empêcher. Ils partent mais ils reviennent quand même. C'est des prisonniers, pareils"*.

Et il est vrai que, par exemple, à l'occasion d'un déménagement lorsque la famille s'en va ailleurs, dans une autre banlieue, quelque temps plus tard on voit revenir les jeunes dans leur ancienne cité. Et ils sont alors capables de faire de longs, de très longs trajets pour retrouver leur univers d'appartenance: leur cité dont ils savent qu'elle est stigmatisée à l'extérieur, dont ils taisent le nom lorsqu'ils doivent donner leur adresse mais dont ils se sentent profondément partie prenante.

Leur marginalisation sociale croissante contribue à renforcer chez eux les liens familiaux et à exacerber leur identification au quartier. Ce quartier qui devient ainsi le support territorial d'une "nationalité locale" où l'appartenance/exclusion est primordiale pour le jeune lui-même. Ce sentiment d'appartenance n'est pas contradictoire avec leur désir de partir, d'embarquer sur le bateau d'Australie ou de s'identifier au rêve américain. Ces sentiments mélangés reflètent leur profond désarroi face à un avenir qui ne cesse de se dérober à leurs attentes les plus fondamentales.

Kamel Rarrbo est sociologue.

¹ Du mot "hit", le mur. Ceux qui tiennent le mur.

² Une blague, circulant en milieu juvénile, en témoigne. Deux jeunes se rencontrent et au lieu de se dire bonjour, se posent mutuellement la question s'ils ont "réserve". (Réserver une place d'avion pour partir.)

³ Durant les débats de la commission sur le code de la nationalité en France et pendant la période des législatives algériennes, la presse française annonçait l'exode de millions de "boat people" algériens; des dirigeants de la droite et de la gauche française ont nettement et clairement affirmé que la France "n'a plus besoin de bras immigrés, mais de cerveaux".

⁴ Enquête de terrain réalisée en décembre 1992 auprès de 250 jeunes de la région d'Alger, dont les résultats seront prochainement publiés aux Editions L'Harmattan sous le titre "L'Algérie et sa jeunesse. Marginalisations sociales et désarroi culturel".

⁵ Sondage sur l'insertion professionnelle des jeunes réalisé par le CENEAP d'Alger (Centre National d'Etudes et d'Analyse pour la Planification) pour le compte du ministère de la Jeunesse et des Sports. Novembre 1990. Document ronéotypé, non publié. Ce sondage national a été réalisé auprès de 932 jeunes chômeurs de 16 à 30 ans fréquentant les structures de loisirs du ministère de la Jeunesse et des Sports.

⁶ Voir M. Bennani-Chraïbi, *Soumis et rebelles. Les jeunes au Maroc*, CNRS-Editions, Paris, 1994.

⁷ Voir J. M. Delarue, *Banlieues en difficulté: la relégation*, Paris, Ed. Syros Alternatives, 1991. F. Dubet et D. Lapeyronnie, *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1992. A. Begag et C. Delorme, *Quartiers sensibles*, Ed. du seuil, Paris, Coll. Points Virgule, 1994.

⁸ Cette citation et la suivante sont issues de recherches réalisées sur les jeunes du département de la Seine St. Denis.